« La construction sociale de la réalité »
de Peter BERGER et Thomas LUCKMANN
A. Colin, 2006 (1ère éd. 1966) - p. 82-89

TEXTE : 7

"L'interaction sociale dans la vie quotidienne"

Je partage la réalité de la vie quotidienne avec d'autres. Mais comment ces autres eux-mêmes constituent-ils l'objet de mon expérience dans la vie quotidienne ? Encore une fois, il est possible de différencier entre plusieurs modalités d'une telle expérience.

L'expérience la plus importante d'autrui prend place dans la situation de face-à-face, qui est le cas-type de l'interaction sociale. Tous les autres cas dérivent de celui-ci.

Dans la situation de face-à-face, autrui se présente à moi dans un présent frappant que nous partageons tous les deux. Je sais que dans ce même présent, je me présente à lui. Mon et son « ici et maintenant » empiètent continuellement l'un sur l'autre aussi longtemps que la situation de face-à-face se prolonge. En conséquence, un échange continuel se poursuit entre mon expressivité et celle de l'autre. Je le vois sourire, puis réagir à mon froncement de sourcil en s'arrêtant de sourire, puis sourire à nouveau en même temps que moi, etc. Chacune de mes expressions est orientée vers lui, et vice-versa, et cette réciprocité continuelle des actes expressifs est accessible simultanément à l'un et à l'autre. Cela veut dire que, dans une situation de face-à-face, la subjectivité de l'autre m'est accessible à travers un maximum de symptômes. Bien sûr, je peux mal interpréter certains de ces symptômes. Je peux penser que l'autre est en train de sourire alors qu'en fait, il minaude. Néanmoins, aucune autre

forme de relation sociale ne peut reproduire la plénitude de symptômes de subjectivité présente dans la situation de face-à-face. Seule cette dernière garantit la proximité réelle de la subjectivité de l'autre. Toutes les autres formes de relation sont, à des degrés divers, « lointaines ».

Dans la situation de face-à-face, l'autre est tout à fait réel. Cette réalité fait partie de la réalité totale de la vie quotidienne, et en tant que telle apparaît massive et contraignante. Bien sûr, quelqu'un peut me sembler réel sans que je le rencontre dans une situation de face-à-face je le connais de réputation ou j'ai correspondu avec lui. Cependant, il ne devient réel au plein sens du terme qu'à partir du moment où je me trouve face-à-face avec lui. En effet, on peut prétendre que l'autre, dans la situation de face-à-face, me semble plus réel que moi-même. Bien sûr, je « me connais mieux » que je ne pourrai jamais le connaître lui. Ma subjectivité m'est accessible d'une manière dont la sienne ne peut jamais l'être, quelle que soit la « proximité » de notre relation. Mon passé m'est accessible par la mémoire dans sa totalité. Dans la reconstruction de son passé à lui, je n'arriverai jamais à une telle complétude, même s'il m'en parle beaucoup. Mais cette « meilleure connaissance de moi-même » demande de la réflexion. Elle ne se présente pas immédiatement à moi. L'autre, cependant, se présente ainsi dans la situation de face-à-face. Ce qu'il est, donc, m'est accessible continuellement. D'un autre côté, « ce que je suis » n'est pas disponible de la même manière. Pour le rendre disponible, il faut que je mette un terme à la spontanéité continue de mon expérience, et que je retourne délibérément mon attention sur moi-même. Mieux encore, une telle réflexion sur moi-même est spécifiquement causée par l'attitude que l'*autre* manifeste envers moi. Il s'agit typiquement d'une réponse en « miroir » aux attitudes de l'autre.

Il s'ensuit que les relations de face-à-face sont hautement flexibles. Vu négativement, il est comparativement

difficile d'imposer des modèles rigides à ce genre d'interactions. Les modèles introduits, quels qu'ils soient, seront perpétuellement modifiés par les échanges extrêmement diversifiés et subtils de significations subjectives. Par exemple, je peux voir l'autre comme quelqu'un de fondamentalement froid avec moi, et agir envers lui à l'intérieur d'un modèle de « relations froides », telles que je les ai comprises. Dans la situation de face-à-face, cependant, l'autre peut se confronter à moi avec des attitudes et des actes qui contredisent ce modèle, peut-être jusqu'à un point où je suis amené à abandonner le modèle, devenu inapplicable, et à le voir comme quelqu'un de chaleureux. En d'autres termes, le modèle ne peut soutenir la preuve massive de la subjectivité de l'autre, qui m'est accessible dans la relation de face-à-face. Par contraste, il est beaucoup plus facile pour moi d'ignorer une telle preuve aussi longtemps que je ne rencontre pas l'autre dans une situation de face-à-face. Même dans une relation relativement « intime » comme celle qui peut être maintenue par correspondance, j'ai plus de chances de rejeter les déclarations d'amitié, considérant qu'elles ne représentent pas fidèlement l'attitude de l'autre à mon égard, simplement parce que son expressivité immédiate, continue et massive est absente dans cette correspondance. Il est possible, bien sûr, que j'interprète mal les intentions de l'autre même dans la situation de face-à-face, comme il est possible que lui-même les cache « hypocritement ». Quoi qu'il en soit, la mauvaise interprétation et l'« hypocrisie » des intentions sont plus difficiles à soutenir dans l'interaction en face-à-face que dans des formes moins « intimes » de relations sociales.

D'un autre côté, j'appréhende les autres au moyen de schémas de typification même dans une relation de face-à-face, bien que ces schémas soient plus « vulnérables » à son interférence qu'à d'autres formes plus « lointaines » de relations. Exprimé autrement, même s'il est comparativement difficile d'imposer des modèles rigides à une

interaction en face-à-face, celle-ci est malgré tout constituée de modèles dès le départ si elle prend place à l'intérieur de la routine de la vie quotidienne. (Nous pouvons laisser de côté pour des considérations ultérieures les cas d'interaction mettant en présence deux personnes complètement étrangères l'une à l'autre et n'ayant aucun environnement quotidien en commun). La réalité de la vie quotidienne contient des schémas de typification en fonction desquels les autres sont appréhendés et « traités » dans des rencontres en face-à-face. Ainsi, j'appréhende l'autre en tant qu'« homme », qu'« Européen », qu'« acheteur », que « type jovial », etc. Toutes ces typifications affectent continuellement notre interaction mutuelle, disons que je décide de lui faire passer un bon moment en ville avant d'essayer de lui vendre mon produit. Notre interaction en face-à-face sera modelée par ces typifications jusqu'au moment où elles deviendront problématiques à cause d'interférences de sa part. Ainsi, il peut apparaître évident que, bien qu'étant un « homme », un « Européen », un « acheteur », mon client est aussi un moraliste vertueux, et que ce qui semblait être au prime abord de la jovialité n'était en fait que l'expression d'un mépris pour les Américains en général et pour les vendeurs américains en particulier. À partir de ce moment, bien sûr, mon schéma de typification doit être modifié, et ma soirée planifiée différemment en fonction de cette modification. Bien qu'ainsi défiées, cependant, les typifications se maintiendront jusqu'à avis ultérieur et détermineront mon action à l'intérieur de la situation.

Les schémas typificatoires entrant dans des situations de face-à-face sont, bien sûr, réciproques. L'autre m'appréhende aussi d'une manière typifiée, en tant qu'« homme », qu'« Américain », que « vendeur », que « compagnon prévenant », etc. Les typifications de l'autre subissent l'influence de mon interférence et réciproquement (de même que les miennes subissent l'influence de son interférence). En d'autres termes, les

deux schémas typificatoires font partie d'une « négociation » continuelle à l'intérieur de la situation en face-à-face. Dans la vie quotidienne, une telle « négociation » est probablement elle-même pré-arrangée d'une manière typique – comme dans le processus de marché typique qui s'élabore entre les acheteurs et les vendeurs. Ainsi, mes rencontres avec les autres dans la vie quotidienne sont la plupart du temps typiques dans un double sens – j'appréhende l'autre *comme* un type et j'interagis avec lui dans une situation qui est elle-même typique.

Les typifications de l'interaction sociale deviennent progressivement anonymes, au fur et à mesure de leur éloignement de la situation en face-à-face. Chaque typification, bien sûr, entraîne un anonymat naissant. Si je typifie mon ami Henry en tant que membre de la catégorie X (disons, comme un Anglais), j'interprète *ipso facto* au moins certains aspects de sa conduite comme les conséquences de cette typification – par exemple, ses goûts culinaires sont typiquement anglais, de même que ses manières, certaines de ses réactions émotionnelles, etc. Ceci implique, cependant, que ces caractéristiques et ces actions associées à mon ami Henry appartiennent à n'importe qui dans la catégorie des Anglais, c'est-à-dire que j'appréhende les aspects de son être en des termes anonymes. Néanmoins, aussi longtemps que mon ami Henry est disponible dans la plénitude de l'expressivité de la situation en face-à-face, il percera constamment ma typification de l'Anglais anonyme et se manifestera lui-même comme un individu unique et donc atypique – c'est-à-dire comme mon ami Henry. L'anonymat de ce type est manifestement moins influencé par ce genre d'individualisation quand l'interaction en face-à-face appartient au passé (mon ami Henry, l'Anglais, je l'ai connu à l'Université) ou n'est que superficielle et éphémère (l'Anglais avec qui j'ai une brève conversation dans le train), ou n'a jamais pris place (mes rivaux anglais en affaires).

Un aspect important de l'expérience d'autrui dans la vie quotidienne est donc son caractère direct ou indirect. À n'importe quel moment, il m'est possible d'établir une distinction entre les compagnons avec lesquels j'interagis dans des situations en face-à-face et d'autres personnes qui ne sont que mes contemporains dont je conserve simplement des souvenirs plus ou moins détaillés, ou que je connais seulement par ouï-dire. Dans des situations en face-à-face, je possède une preuve directe de l'existence de mes compagnons, de leurs actions, de leurs qualités, etc. Ce qui n'est pas le cas avec mes contemporains, dont j'ai une connaissance plus ou moins sûre. Plus encore, je dois tenir compte de mes compagnons dans des situations en face-à-face, alors que mes simples contemporains ne font pas obligatoirement l'objet d'une telle attention. L'anonymat augmente quand je passe du premier groupe au second, dans la mesure où l'anonymat des typifications au moyen desquelles j'appréhende mes compagnons dans des situations en face-à-face est constamment « comblé » par la multiplicité des signes vivants qui se rapportent à un être humain concret.

Ceci, bien sûr, n'est pas tout. Des différences évidentes existent entre toutes les expériences de mes simples contemporains. Il y en a que j'expérimente sans cesse dans des situations en face-à-face et que j'espère rencontrer à nouveau régulièrement (mon ami Henry) : d'autres, dont je me *souviens* en tant qu'êtres humains concrets à partir d'une rencontre récente (la blonde que j'ai croisée dans la rue), mais la rencontre était brève, et, plus que probablement, ne sera pas répétée. Il y en a encore d'autres que je *connais* en tant qu'êtres humains concrets, mais je ne peux les appréhender qu'au moyen de typifications entrecroisées et plus ou moins anonymes (mes rivaux anglais en affaires, la reine d'Angleterre). Parmi ces dernières, on peut encore établir une distinction entre les partenaires avec lesquels j'interagirai probablement dans le futur dans des situations en face-à-face (mes

3.

rivaux anglais en affaires) et mes partenaires potentiels mais improbables (la reine d'Angleterre).

Le degré d'anonymat caractérisant mon expérience d'autrui dans la vie quotidienne dépend, cependant, également d'un autre facteur. Je vois le vendeur de journaux au coin de la rue aussi souvent que ma femme. Mais il occupe une place moins importante qu'elle dans ma vie et je ne fais pas partie de son intimité. Il peut demeurer, à mes yeux, relativement anonyme. Le degré d'intérêt et d'intimité peuvent se combiner pour augmenter ou diminuer l'anonymat de l'expérience. Ils peuvent aussi l'influencer de façon autonome. Je peux être en bons termes intimes avec plusieurs camarades appartenant au même club de tennis que moi et en termes seulement formels avec mon patron. Le premier, bien qu'en aucune manière complètement anonyme, peut se fondre dans la « bande du court de tennis » alors que le second se détache comme un individu unique. Et finalement, l'anonymat peut devenir quasiment complet à cause de certaines typifications qui ne sont jamais destinées à devenir individualisées – par exemple, celle du « lecteur typique du *Times* de Londres ». En fin de compte, le « champ » de la typification – et par là-même son anonymat – peut être ultérieurement agrandi en parlant de « l'opinion publique britannique ».

La réalité sociale de la vie quotidienne est donc appréhendée dans un *continuum* de typifications, qui deviennent progressivement anonymes à partir du moment où elles sont extraites du « ici et maintenant » de la situation de face-à-face. À l'un des deux pôles du *continuum* se trouvent ceux avec qui j'interagis fréquemment et intensément dans ces situations en face-à-face – ils constituent mon « cercle intime ». À l'autre pôle, se retrouvent les abstractions hautement anonymes, qui par leur nature profonde ne peuvent jamais être accessibles dans des situations en face-à-face. La structure sociale est la somme totale de ces typifications et des modèles

récurrents d'interaction établis au moyen de celles-ci. En tant que telle, la structure sociale est un élément essentiel de la réalité de la vie quotidienne.

Une précision supplémentaire s'impose, à ce stade actuel de notre travail, bien que nous ne puissions la détailler. Mes relations à autrui ne sont pas limitées aux consociés et aux contemporains. J'entre également en relation avec mes prédécesseurs et mes successeurs, c'est-à-dire avec ceux qui m'ont précédé et me suivront dans le cours de l'histoire sociale qui m'entoure. À l'exception des camarades qui font partie de mon passé (mon ami Henry maintenant décédé), tous mes prédécesseurs me sont reliés au travers de typifications hautement anonymes – mes « arrière-grands-parents immigrés », et même plus, « les Pères fondateurs ». Mes successeurs, pour des raisons compréhensibles, sont typifiés d'une manière encore plus anonyme – « les enfants de mes enfants », ou les « générations futures ». Ces typifications sont essentiellement des projections vides, pratiquement complètement dénuées de contenu individualisé, tandis que les typifications de mes prédécesseurs possèdent, elles, au moins un minimum d'individualisation, quoique très mythique. L'anonymat de ces deux ensembles de typifications, cependant, n'empêche pas leur intrusion dans la réalité de la vie quotidienne, parfois même d'une manière décisive. Après tout, je pourrais sacrifier ma vie par fidélité envers les Pères fondateurs – ou, d'ailleurs, en faveur des générations futures.

FIN

Le langage et la connaissance dans la vie quotidienne

L'expressivité humaine est capable d'objectivation, c'est-à-dire qu'elle se manifeste elle-même en tant que production de l'activité humaine et est accessible à la fois à ceux